

Fondation



Wyeth

pour la santé
de l'enfant et
de l'adolescent

En partenariat avec



Actes du 6^{ème} forum Adolescences
Le mercredi 3 février 2010
Filles, garçons : savoir vivre ensemble ?

Depuis sa création, la fondation Wyeth pour la santé de l'enfant et de l'adolescent a souhaité mettre les adolescents au cœur des débats sur les sujets qui les intéressent, les concernent, voire les inquiètent et ce de la façon la plus large et la plus spontanée.

C'est notamment pour cela qu'elle organise depuis 2005 des forums où des experts et des adolescents peuvent échanger leurs idées et confronter leurs points de vue sur des thèmes choisis par les adolescents.

Avec 5 forums nationaux tous animés par **Michel FIELD**, journaliste, et 21 forums des Académies, la fondation a déjà permis à plusieurs milliers d'adolescents de prendre la parole, de discuter d'égal à égal avec des spécialistes de cet âge de la vie, sur des questions essentielles pour les jeunes.

Cette démarche novatrice a été menée en partenariat avec la Direction générale de l'enseignement scolaire du ministère de l'Education Nationale (DGESCO) et l'Inserm.

Chaque année depuis 2005 pour nourrir les débats, la fondation fait faire par Ipsos santé des enquêtes exclusives dont les résultats permettent de comparer et surtout de croiser sur les mêmes questions les regards des adolescents et ceux des adultes.

Avec ses partenaires historiques qui sont la DGESCO et l'Inserm, la Fondation solidarité SNCF depuis janvier 2009 et curiosphere.tv, la web TV de France 5, qui les a rejoints en décembre 2009, la fondation continue en 2010 à conjuguer l'approche médicale, sociale et sociétale pour réfléchir sur toutes les dimensions de l'adolescence afin de contribuer à la prévention des risques de santé et au bien-être des adolescents.

En 2010, la fondation a souhaité ouvrir pour trois ans un cycle de forums consacrés à l'exploration du thème des différences auxquelles sont exposés et confrontés les adolescents entre eux, dans leurs relations avec les adultes et avec la société en général.

Ainsi, le forum national est le point de départ d'une co-réflexion entre des adolescents, porte-parole de 3 Académies, et des experts, 100 classes dans 9 Académies vont ensuite s'engager dans un travail de réflexion sur le même thème. Elèves et équipes éducatives vont pouvoir échanger et débattre avec de nombreux spécialistes afin de proposer des solutions et des initiatives qui, dans le respect des individualités et des différences, font la richesse d'une génération.

Le 3 février 2010, le forum national a réuni les adolescents et leurs classes des Académies de Bordeaux, Caen et Lyon, et des experts à la salle Wagram à Paris autour du thème : « Filles, garçons : savoir vivre ensemble ».

Le professeur **Claude GRISCELLI**, président de la fondation, introduit ce forum en rappelant que les objectifs de la fondation sont d'une part de sensibiliser le grand public à propos des maladies chroniques, de soutenir sur ces thèmes des projets de recherche, et d'autre part de faciliter et engager le dialogue entre jeunes et adultes. Ce forum est l'illustration de ce dernier axe mais aussi un point de départ pour d'autres forums et d'un nouveau cycle. En effet, selon lui, les différences sont « un grand thème » et cette journée traite d'un « sujet millénaire » : les différences entre les filles et les garçons.

Puis, il insiste sur l'appui essentiel des partenaires et invite tout d'abord le professeur **André SYROTA**, président-directeur général de l'Inserm, à ouvrir cette sixième édition.

Celui-ci s'adresse tout particulièrement aux jeunes après avoir présenté les missions de l'Inserm. « L'intérêt de l'Inserm va bien au-delà de la maladie » et ceci se traduit par une nouvelle implication dans ce nouveau thème comme l'illustrent les trois portraits de femmes chercheurs figurant dans le livret d'accompagnement du forum. Par ailleurs, « la priorité que nous avons est que de plus en plus de jeunes s'intéressent aux métiers de la recherche médicale », car les métiers liés à la recherche et aux soins sont compatibles avec le désir ; « les capacités que l'on demande est tout ce qui peut exister aujourd'hui ». Il conclut en mettant en avant le « partenariat durable » existant entre la fondation Wyeth pour la santé de l'enfant et de l'adolescent et l'Inserm.

Après l'avoir remercié, Michel FIELD invite madame **Marianne ESHET**, déléguée générale de la Fondation Solidarité SNCF à s'exprimer.

Celle-ci rappelle que les deux fondations sont partenaires pour la deuxième année consécutive, et que la Fondation Solidarité SNCF aide des jeunes à se construire en faisant face aux difficultés mais aussi à « bien vivre ensemble ». En outre, depuis 2009, le handicap est une thématique et une problématique toute particulière pour la Fondation, surtout elle ajoute que le handicap est « un enrichissement mutuel pour chacun de nous », et que la Fondation veut surtout « changer les regards ». Ainsi, si la Fondation finance différentes associations autour de 4 types de programmes, elle accompagne également de nombreux jeunes concernés pendant 22 mois à travers 7 associations. Il faut donc selon Marianne ESHET « accepter la différence ».

Enfin, M. FIELD passe la parole à monsieur **Jean-Michel BLANQUER**, directeur général de l'enseignement scolaire.

Il assure tout d'abord que la différence entre les filles et les garçons est la « première différence de la vie » et qu'elle perdure toute la vie. Pour lui, la mixité est un progrès considérable car il « faut se réjouir de la différence des sexes », mais sans oublier les divers problèmes que cela induit. Face à ces derniers, la DGESCO propose le respect et l'égalité face à l'orientation. Toutefois, monsieur BLANQUER note qu'il y a de réelles différences entre les filles et les garçons au sein du système scolaire car « les filles sont plus adaptées au système ». En outre, il réaffirme l'existence d'un lien fort entre la santé et le monde scolaire puisque « la santé est à l'école ». Enfin, pour le directeur général de l'enseignement scolaire, le partenariat entre l'Education nationale se consolide à chaque

forum. Il en remercie les jeunes et leurs encadrants, mais aussi les adultes présents et promet une attention de la DGESCO aux échanges de cette journée et des réponses par des « politiques concrètes ».

Filles, garçons : semblables ou différents ?

Michel FIELD ouvre cette première table ronde en demandant à **Laurence BERTEA**, chef d'équipe des médiateurs présents dans les 3 Académies et qui ont préparé ce forum national, et elle-même médiateur de l'Académie de Bordeaux, de présenter la préparation de ce 6^{ème} forum Adolescences, et ce qui va se passer par la suite.

Laurence BERTEA décrit la collaboration entre les enseignants et les élèves des 3 Académies, Bordeaux, Caen et Lyon, à propos du thème de ce forum, ce qui a permis une sensibilisation mutuelle à ce sujet en classe entière. Puis, les médiateurs ont fait réfléchir les jeunes en groupes restreints au sein d'ateliers. Elle indique que 9 adolescents qui participeront aux 3 tables rondes sont des porte-parole de leurs échanges, et que leurs classes sont présentes dans la salle.

M. FIELD donne ensuite la parole à **Marie SANCHETTE**, en première année bac professionnel au lycée Marie Curie de l'Académie de Lyon. Elle fait remarquer qu'il y a plus d'inconvénients à être une fille car il y a plus de choses à régler puisque « les filles ont des problèmes et leurs règles », qu'elles font attention à elles et que le maquillage est important pour elles. « Les garçons ont moins à se prendre la tête » ajoute-t-elle.

Pour **Arnault BERNIER**, en première techno au lycée de Gascogne de l'Académie de Bordeaux, certains garçons mettent toutefois plus de temps à se préparer qu'une fille.

Marie VASSET, en CAP à l'EREA Yvonne Guegan de l'Académie de Caen déclare que les garçons ont moins de complications liées aux sorties avec leurs parents, tandis que « les filles sont plus restreintes ».

Michel FIELD invite alors chacun à regarder une vidéo composée de nombreux témoignages d'adolescents et d'adultes sur le thème de cette première table ronde.

Marie SANCHETTE réagit après ce visionnage. Pour elle, « les garçons sont plus sensibles que les filles », mais ne veulent pas le montrer.

Selon Arnault BERNIER, les garçons ont une sensibilité plus intérieure, tandis que les filles en ont une plus extérieure : « elles pleurent... ». Les hommes ne veulent pas montrer leurs faiblesses, or « on devrait pouvoir ».

Michel FIELD demande à **Marie CHOQUET**, épidémiologiste, directrice de recherche à l'Inserm, de commenter ces premiers échanges.

Selon celle-ci il y a des différences entre les garçons et les filles dans les modes de vie. En effet, les filles confrontent leurs modes de vie les unes par rapport aux autres,

tandis que les garçons le font entre groupes. Elle reprend l'idée d'Arnault BERNIER en confirmant les comportements extérieurs des garçons car ceux-ci se traduisent plus par les violences et l'alcool, alors que pour les filles, qui sont plus intérieures, « se sont des agressions sur elles-mêmes » qui se révèlent et peuvent aller jusqu'à la dépression.

M. FIELD interroge alors vers **Irène THERY**, sociologue, directrice d'étude de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales. « L'identité est-elle un substrat posé ou dynamique ? »

Pour Irène THERY, le terme identité renvoie à plusieurs questions. Tout d'abord, « qui êtes-vous ? ». On cherche alors des preuves et des paramètres qui permettent l'identification. Cependant, ce qui interrogatif n'est pas le même si c'est un ami ou un amoureux qui le pose. En effet, « à un amoureux, on a envie de raconter sa vie, qui on est, de raconter son histoire, nos relations avec nos parents et notre fratrie et de penser à l'avenir ». Or, à sa génération, les filles voulaient supprimer toutes les différences, car « être différentes, c'est ne pas avoir le potentiel des garçons ». Il y a donc eu une volonté féministe, d'ouverture et de lutte pour diminuer ces différences. Celles-ci représentaient « un passé à rattraper ». Toutefois, elle s'étonne car contrairement aux adultes, les filles qui sont ici ne veulent pas devenir des garçons. Elle questionne alors les adolescents : « quelles sont les différences entre garçons et filles qu'ils remarquent et qui les gênent ? ».

Marie SANCHETTE lui répond qu'un inconvénient pour les filles est le regard des hommes sur les filles. Pour un jugement de garçon : une mini-jupe est perçue comme provocante, alors que « les filles regardent moins le physique ». En effet, « le premier jugement d'une fille lorsqu'elle voit un garçon peut être sur le physique, mais elle ne s'arrête pas là ». Elle reproche aux garçons de s'arrêter aux stéréotypes. Un avantage d'être une fille, pouvoir se maquiller, car « ceci rend les filles belles ».

Marie VASSET objecte néanmoins que « si le physique est important, c'est le cœur qui prime ».

Michel FIELD invite Arnault BERNIER à s'exprimer à son tour.

Pour ce dernier, un garçon ne continue pas à regarder une fille si au premier regard elle ne lui plaît pas. Par ailleurs, « face aux épreuves, les garçons réagissent mieux ».

Marie CHOQUET fait remarquer que « les garçons ne réfléchissent pas car ils sont dans l'immédiateté », tandis que les filles se posent plus de questions, d'où les dépressions possibles qu'elle a évoquées.

Pour **Jean-Louis AUDUC**, directeur-adjoint de l'IUFM de Créteil, l'école doit réfléchir à la mixité. En effet, chaque année « 150 000 jeunes sortent de l'école sans diplôme » et un éducateur doit exercer son métier pour tous ceux qui lui sont confiés. Or, Jean-Louis AUDUC veut alerter ceux qui l'écoutent car sur ce chiffre : « plus de 100 000 des 150 000 jeunes sont des garçons : il y a donc un réel échec scolaire des garçons ». Il continue en précisant que ce sont les plus défavorisés qui sont touchés ; selon lui, il y a

donc « une crise d'identité de ces jeunes ». Les adolescents entre 12 et 25 ans vivent dans l'immédiateté, et nombreux d'entre eux abandonnent dès qu'un obstacle scolaire se présente. Par ailleurs, il ajoute que dans les 780 zones urbaines sensibles un garçon sur 2 est au chômage et seulement 25% des filles, ceci augmente l'aspect « repoussoir à l'embauche ». De plus, il note qu'il y a plus de filles qui sont avocates, médecins, employées au sein de l'Education nationale. Il invite donc les jeunes à lutter contre l'échec scolaire, la discrimination, et tout particulièrement les filles dans le monde du travail.

M. FIELD lui demande aussitôt si les filles ont une tradition de soumission et si elles sont plus intelligentes ?

De fait, l'école exige des adolescents l'accomplissement de tâches. Il dénonce aussi un souci d'orientation lié à un problème d'identification pour les garçons puisqu'autour d'eux il y a plus en plus de filles qui sont dans des « métiers visibles » tandis que les garçons occupent des postes moins visibles.

Irène THERY réagit en indiquant qu'il y a des difficultés à propos des sollicitations familiales et de l'environnement. « Le poids des amis est une question intéressante » ; toutefois, il peu y avoir le problème de réussir face à ses amis. Selon elle, aux Etats-Unis, et Barack Obama l'illustre bien, le poids des études est important ; tandis que c'est moins reconnu en France ; il y a donc « des regards lourds sur les garçons qui se donnent du mal. ».

Arnault BERNIER déclare alors que les garçons veulent se faire remarquer et « vont à l'école pour s'amuser ».

Pour Marie CHOQUET, les filles ont plus de relations individuelles alors que celles des garçons sont plus liées à un/des groupe(s). Elle note également que les garçons bons élèves subissent plus de violences verbales et/ou physiques que les autres élèves garçons. En effet, « les garçons vont à l'école pour voir des amis tandis que les filles y ont une attitude d'envie de bien faire, pour elles, pour leurs parents et leurs enseignants ».

Marie SANCHETTE et Marie VASSET affirment bien que « les filles sont plus fortes que les garçons dans certaines matières ».

Jean-Louis AUDUC intervient à propos des médias et des réseaux sociaux qui ont un poids croissant, tout particulièrement sur les garçons, car pour lui, « les jeunes sont issus d'une génération *Ile de la tentation* ». De plus, il rappelle que l'école est un lieu de l'égalité, de la solidarité et du vivre ensemble, et que les garçons ont des rapports avec l'extérieur plus importants.

Michel FIELD invite **Laïla IDALTEB**, directeur de clientèle d'Ipsos santé, à commenter des données de l'enquête exclusive qu'Ipsos a réalisée pour la fondation sur le thème de ce forum.

Selon l'étude, « être une fille ou un garçon n'est pas la même chose » puisque $\frac{3}{4}$ des 800 adolescents interrogés pensent que cela change des choses, « il y a donc une reconnaissance de cette différence ». Toutefois, le mode de vie est assez similaire entre celui d'un adolescent et d'une adolescente et ceci est traduit par le même temps de sommeil, consacré aux repas, passé devant un écran. Néanmoins, il existe des comportements plus typés sexuellement : comme les jeux vidéo puisque les garçons y consacrent deux fois plus de temps que les filles, les filles qui passent plus de temps au téléphone. Par ailleurs, la principale différence fille-garçon qui transparaît dans l'étude est celle du corps, de l'attention à l'apparence » : « être une fille, c'est plus compliqué car on doit faire attention à son apparence ». En effet, les filles font attention à leur look et à leur poids. De plus, les filles sont plus inquiètes dans l'avenir et font plus attention à ce que les autres éprouvent, aux regards de leurs amis et sont plus affectées par l'incompréhension des garçons vis-à-vis d'elles (80% des filles interrogées l'affirment). En outre, il y a la reconnaissance de qualités les uns pour les autres : sensibilité, détermination, maturité, indépendance pour les filles, et travailleur, sportif, décontracté, protecteur pour les garçons. Enfin, 1/3 des adolescents (tous sexes confondus) ne croient pas qu'ils aient les mêmes chances de réussite selon qu'ils sont filles ou garçons.

Marie SANCHETTE témoigne d'une contradiction chez les filles : si elles apportent moins de soins à leur visage, leur corps, elles attireront peu de regards de la part des garçons ; or, ceux-ci sont importants pour elles car « ils attestent qu'elles sont bien et qu'elles sont belles ».

Irène THERY relève cette ambivalence : des regards masculins qui d'une part gênent, et qui d'autre part sont bénéfiques. « C'est difficile d'être adolescent ». Elle fait part de son admiration pour des adolescentes qui, comme Marie SANCHETTE l'a affirmé au début de cette table ronde, perçoivent leurs règles comme un problème et osent l'affirmer ; selon elle, la maternité en change le ressenti « puisqu'être mère est une expérience de vie et un atout ». Pour elle, « dans le regard des autres se reflète ce qu'on vaut, c'est une pression ». Elle cite *La princesse de Clèves* de madame de La Fayette car il y a beaucoup de références aux différents regards entre les garçons et les filles. En effet, les filles souhaitent des regards plus individuels, et les garçons ont la volonté des regards liés aux groupes qui sont importants pour les garçons puisqu'ils les aident à affronter les difficultés de la vie et y ont de fortes amitiés.

Arnault BERNIER déclare qu'un garçon n'aborde pas de sujets personnels au sein d'un groupe, il ne le fait qu'avec qu'une personne en particulier.

Pour Marie SANCHETTE, « les garçons parlent entre eux de leurs conquêtes ». Elle explique que les filles parlent à leurs amis, même si elles ont un copain.

Jean-Louis AUDUC fait remarquer que « l'enseignant a un problème : être en face d'une classe, c'est être face à différents univers qui se côtoient ». Il y a au sein d'une classe une volonté de vraies amitiés, et pourtant il y a des problèmes de violences. D'une part, des garçons qui sont en échec agressent des filles, et d'autre part, « des garçons qui

ne sont pas dans les stéréotypes masculins sont en souffrance » car ils ne sont accueillis ni par les garçons et ni par les filles.

Marie CHOQUET fait remarquer qu'il y a une diminution des « modèles tranchants » qui reflètent les différences.

Un garçon intervient depuis la salle. Il est dans une filière sport-étude d'un lycée où il y a peu de filles, elles sont donc remarquées et ont des amitiés avec des garçons.

M. FIELD interroge une lycéenne de cette filière. Elle ajoute que les filles ont des amis garçons et qu'ils les acceptent comme des filles en tant que telles et non comme des filles masculinisées.

Selon un autre garçon de la salle, « certains garçons savent être sensibles et usent de violences verbales, même à l'égard de d'autres garçons ».

Marie CHOQUET met en avant une pression liée à l'homosexualité. Il y a un poids important du regard du groupe, les jeunes concernés ne sont pas perçus comme « normaux » ; ce qui ne se traduit pas par le même ressenti puisque les garçons se sentent plus exclus que les filles et donc se suicident plus.

Pour une fille qui est dans la salle, il y souvent plus de filles que de garçons dans les lycées. Ceci favorise des ambiguïtés, telles que des amitiés, surtout pour les filles car « les garçons font moins de chichis ».

Un garçon indique qu'un de ses amis est homosexuel, et que même s'il l'a appris par l'entourage, cela ne perturbe pas leur amitié.

Une s'étonne des dépressions et des suicides des filles, puisque, pour elle, les filles discutent plus et donc extériorisent beaucoup. Toutefois, elle avoue que les amitiés entre filles sont très différentes de celles que vivent entre eux les garçons : « on s'entend et on se comprend mieux entre filles ».

Marie CHOQUET lui indique que « les filles ont des relations plus intimes entre elles » et s'entraident énormément.

Jean-Louis AUDUC ajoute qu'il y a « un nouveau défi pour l'école puisqu'il y a des nouvelles identités filles et garçons ». Ceci se traduit par le corps et à travers les représentations du travail ; il en ressort différents projets mais « une définition de l'identité en crise » quant au savoir être. « Il y a donc un nouveau challenge pour l'école et la famille ».

Un proviseur d'un lycée professionnel témoigne qu'elle n'a que des garçons au sein de son établissement. Or, elle souhaiterait avoir une mixité parmi ses jeunes car elle craint leur isolement dû à la non construction d'amitiés mixtes puisqu'ils n'ont pas les

mêmes rapports avec des filles qui sont leurs sœurs où de leur famille ; cependant, elle admet « qu'il faudrait faire attention à la drague ».

Selon Irène THERY, « une confrontation des sexes est un atout » pour les jeunes.

Jean-Louis AUDUC note qu'il n'y a pas de réelle mixité dans une partie des structures accueillant un public défavorisé, il dénonce donc un contraste entre le besoin énoncé précédemment et le vécu.

Un garçon de la salle indique que la mixité qu'il vit n'entraîne pas de tabou. Toutefois, « quand les filles mettent des mini-jupes ce n'est pas fréquent ; pour nous, c'est perçu comme un défi, c'est perturbant et ceci nous déconcentre ». De plus, pour lui, les garçons parlent de leur sexualité à haute voix.

Marie CHOQUET déclare alors qu'il faut se poser des questions : pendant l'adolescence, un jeune sera-t-il perturbé par la mixité ? « Il ne faut pas ignorer le problème ». Par ailleurs, un enseignant reçoit une formation « neutre » pour une classe mixte. Or, les connaissances ne s'acquièrent pas de la même manière selon qu'on soit un garçon où une fille.

Selon une lycéenne qui est dans une classe non mixte, sa classe connaît des « problèmes de chichis ». « Les filles se maquillent car elles veulent plaire », néanmoins, elle définit « une fille facile » par son maquillage, lorsqu'elle se présente comme une victime, et n'a pas de jugement ; « le mieux est donc de rester naturelle ».

Pour une adolescente, les professeurs favorisent les filles ou les garçons.

Jean-Louis AUDUC lui répond « qu'un enseignant a un vrai défi d'enseigner pour tous et en même temps pour chacun ».

Michel FIELD demande au grand témoin de la matinée **Philippe JEAMMET**, pédopsychiatre et président de l'École des parents et des éducateurs d'Ile-de-France, de clôturer cette première table ronde.

Philippe JEAMMET déclare aux jeunes qu'il est ravi de leur « parler vrai » et de la richesse des dialogues entre les générations. Il souhaite que ce genre d'initiatives ait lieu au moins une fois par an au sein des établissements scolaires. Il rappelle que les femmes ne sont pas des sous-hommes, que « la sexualité n'est pas que se courir l'un après l'autre » car la spécificité des êtres vivants est d'avoir « une conscience de nous ». En effet, ce « nous » est en rapport aux autres : c'est se nourrir, échanger, recevoir, être différent, mais en étant moi, c'est-à-dire obéir et accéder. De plus, le corps humain est soit homme, soit femme car il n'y a pas une biologie identique. En outre, les différences sont perceptibles à travers les valeurs mais non hiérarchiquement. Toutefois, il relève que les garçons n'acceptent pas la passivité, au contraire des filles qui, en raison de la fécondité potentielle, ont plus d'humilité, pensent sur elles-mêmes ; « l'échec scolaire n'est donc pas voulu par les garçons ». Il invite ainsi à la réflexion d'un nouvel équilibre

scolaire permis par un changement de méthodes. Enfin, il conclut en expliquant « qu'on est tous dépendants d'un miroir qui est l'autre et à travers la question « que valez-vous ? »

Garçons, filles : se construire avec ses différences

Michel FIELD ouvre la deuxième table ronde en compagnie de trois adolescents et de trois experts.

Pour **Cécile BOUNICQ-MERCIER**, en seconde générale au lycée Ampère de l'Académie de Lyon, qui prend la parole la première ; il est ressorti lors des débats qu'ils ont eus en classe que les filles perçoivent les garçons comme étant paresseux et machos, alors que ces derniers pas du tout, et que les garçons et les filles ont été d'accord pour définir les filles comme bavardes et prétentieuses.

Selon **Marie-Lou TAMARELLE**, en MAN au lycée de Gascogne de l'Académie de Bordeaux, il en est résulté des clichés tels que les filles sont superficielles et bavardes, et les garçons machos et « lourds » ; toutefois « nous ne sommes pas tous des clichés » ajoute-t-elle.

Martial SINTES précise à M. FIELD qu'ils étaient plus de garçons que de filles lors des débats qui ont précédé le forum ; ce qui n'a pas empêché de conclure que les garçons aiment se mettre en avant, qu'ils sont machos, pas attentifs et qu'ils ont du mal à trouver un terrain d'entente. Quant aux filles, elles sont définies comme maniaques, possessives et « chiantes ».

Cécile BOUNICQ-MERCIER explique que « tous ces stéréotypes, clichés sont pesants, tout ne dépend pas du sexe, car on n'est tous pareils ».

Michel FIELD invite alors chacun à regarder une vidéo sur le thème de cette deuxième table ronde.

Serge HEFEZ, psychiatre, responsable de l'unité de thérapie familiale du service de psychiatrie de l'enfant au sein du CHU de la Pitié Salpêtrière de Paris, rappelle que pour Freud, l'anatomie est liée au destin. Or, selon Serge HEFEZ, les différences ont des avantages mais sont aussi des handicaps. « Sur quoi vont s'établir les différences et les destins ? ». Il signale que dans certains pays, les droits des femmes sont restreints, comme l'absence d'accès aux soins, interdiction de sortir... Il s'interroge : « jusqu'à quel point choisit-t-on les différences au quotidien ? ». Pour lui, les garçons et les filles ont les mêmes qualités, ce qui doit et devrait diminuer les « rôles prescrits ». Toutefois, il note une accentuation de ces différences en raison de la crise et des difficultés sociales : « il y a une tendance au repli » et donc à une réaffirmation de la domination des garçons sur les filles.

M. FIELD déclare que « l'école est le nouveau lieu de frictions », où des souffrances existent face au dilemme : rester soi-même et renoncer à soi-même.

Serge HEFEZ note une réflexion à propos de l'identité masculine. En effet, les garçons ont un caractère plus tranché, sont plus dans l'action, l'exaltation de l'activité, le combat, la guerre et défendre son pays, tandis que les filles sont plus attentionnées envers elles-mêmes, ont plus de doutes et ont des liens avec les enfants. En outre, il met en avant l'expression « prouve le si tu es un mec » car elle n'est employée qu'envers les garçons, ce qui exacerbe les valeurs en rapport avec le physique et le combat. Enfin, si les garçons ont plus de difficultés scolaires, c'est qu'ils sont démunis puisque l'école exige calme, une réceptivité et une certaine passivité.

Michel FIELD pose la question suivante : l'école est-elle un lieu d'apprentissages ou de fantasmes ?

Pour **Marie-Jeanne PHILIPPE**, recteur de l'Académie de Besançon et directeur du comité de pilotage de la convention interministérielle sur l'égalité des chances filles garçons dans le système scolaire, il y a une volonté de comprendre les violences retenues à l'école avant celles qui lui sont extérieures. De plus, « l'école est un lieu où les violences y sont présentes car les jeunes sont à l'école plus longtemps qu'avant », sans oublier que la montée de la crise favorise les difficultés sociales et donc le mal-être dans l'école. Elle ajoute que l'Education nationale veut des statistiques physiques et sexuées, et mieux comprendre et traiter au sein de chaque établissement et programme ; elle souhaite donc citoyenneté et sécurité et dans l'école.

Les 3 adolescents témoignent qu'ils n'ont jamais refusé d'aller à l'école en raison du climat qui y régnait.

Michel FIELD fait alors remarque les différences existantes entre ce que les adultes projettent et ce qu'est ressenti par les jeunes.

Selon Serge HEFEZ, les filles d'antan portaient des mini-jupes et étaient décontractées, or, actuellement, « les jeunes filles font de plus en plus attention à faire filles, et les regards des garçons sont dominants ».

Marie-Lou TAMARELLE, explique que les filles se maquillent parce qu'elles en ont envie et qu'elles veulent être belles ; c'est par plaisir. « Il ne faut pas juger sur l'habillement ».

« L'habillement est-il une autocensure ?, » demande M. FIELD

Marie-Lou TAMARELLE indique être choquée que cela soit ainsi.

Cécile BOUNICQ-MERCIER dit à ce sujet que « la T.V. est plus choquante que la réalité ».

Pour Martial SINTES, une fille fait mieux de porter un jean plutôt qu'une mini-jupe car il faut qu'elle assume cette dernière, et la perception qu'elle se donne le genre

d'une « salope ». « Les garçons aiment assumer ce type de regards ». Il ajoute que les filles aussi jugent les garçons mais que les critiques venant de la part des garçons sont ancrées dans les mœurs.

Selon S. HEFEZ, « les filles ne le supportent pas ».

Marie-Jeanne PHILIPPE « ne souhaite pas un retour de l'uniforme, mais considère qu'il faut utiliser la mixité et mieux la gérer et non la supprimer » ; elle veut un respect entre les garçons et les filles. Par ailleurs, il y a un problème lié à l'orientation à l'école. En effet, contrairement aux garçons, les filles vont choisir en intégrant à l'avance leur métier et une vie de famille ; ce qui entraîne de nombreux garçons à la fin de la 3^{ème} dans les parcours industriels et professionnels, et plus tard vers une vie défavorisée. Cependant, l'orientation permet des « rectifications » même si elle déplore que dès la maternelle, le choix des jouets et des occupations imprègnent des stéréotypes. « Il faut donner une image aux métiers, une vraie image, qui évolue » et ne pas citer que des métiers qualifiés « d'appoints » pour les femmes.

« Comment perçoivent et écoutent les garçons et les filles ? ». Serge HEFEZ remarque que dans les lycées mixtes, peu écoutent et absorbent en profondeur.

Jacques GRISON, photographe, témoigne qu'il existe une mixité liée au handicap. Au lycée Toulouse Lautrec de Vaucresson où vivent ensemble jeunes handicapés et valides, « cette mixité est évidente et visible parmi des duos valides-handicapés ». Il cite Sénèque pour qui ne pas oser, c'est avoir peur ; or selon lui, c'est une chance d'avoir autour de soi des personnes différentes car ceci permet de se rencontrer et de se connaître : « c'est une école de vie, de citoyenneté ». La mixité au sein de l'établissement est présente dans les couples d'amis, et dans les couples uni-sexe mais « en tout cas, ces amitiés vont très loin ». En effet, les ami(e)s valides viennent en aide à leurs ami(e)s handicapé(e)s au nom de ces amitiés et sans ambiguïté possible. En outre, il fait prendre conscience que la photographie peut réveiller, et l'a déjà fait, des douleurs parce que les adolescents n'ont pas toujours conscience de leur image, de l'image de leur handicap ; ils découvrent donc leur corps, leur(s) handicap(s) et leur(s) image(s). Il insiste que le handicap peut ne pas toujours se voir, « c'est vivre avec quelque chose de compliqué », puisque par exemple des aménagements sont nécessaires pour le passage de fauteuils.

Jacques GRISON présente à tous **Hervé DIZIEN** qui est venu accompagné de deux adolescents, **Benjamin SCHERRER** qui est en fauteuil et handicapé à la suite d'une opération, et **Hayette DJENNANE** une handicapée debout et atteinte d'une maladie évolutive.

Hervé DIZIEN est un professeur d'Education Physique et Sportive qui a tout fait pour que le sport soit accessible aux élèves handicapés et qu'ils puissent le passer au bac. En outre, il veut « faire reculer tous les impossibles » puisqu'il emmène avec lui des élèves en fauteuil sur des voiliers.

Hervé DIZIEN est professeur au sein d'un établissement qui accueille autant d'élèves valides qu'handicapés : « il y a une réelle intégration de ces deux types d'élèves ». Pour lui, il existe une mixité qui est différente de celle présente ailleurs, car l'importance du sexe est minimisée puisque ce dernier ne prend pas la même place. En plus, au cours du cursus scolaire, il peut se produire des changements physiques. Il ajoute que « se plaindre de son image n'est pas d'actualité », ce qui incite à vivre avec une modestie. Par ailleurs, il met en avant « une prise de conscience de la vie » de la part des jeunes car eux n'oublient pas qu'il y a différents stades d'handicaps. Il rappelle qu'un élève scolarisé handicapé ou non peut passer de l'un à l'autre, mais aussi en être témoin, et que peuvent se vivre des relations filles-garçons avec ou sans adulte car ceci permet de « vivre dans un microcosme et d'exister avec ses différences et différemment mais aussi tous ensemble ». Même s'il reconnaît les efforts de l'éducation nationale pour l'intégration des élèves handicapés, pour les moyens d'accès au sein des établissements scolaires, il demande désormais leur inclusion quels que soient le sexe et les difficultés de ces élèves. En prenant en compte toutes leurs facettes, ceci permettra « d'être plus proche de chacun car c'est une différence encore existante ».

Pour Benjamin SCHERRER, être handicapé a des avantages car il remarque une gentillesse particulière de ceux qui l'entourent, et « on m'ouvre les portes » ; pourtant « c'est difficile à vivre ». La plupart des personnes le voient d'abord comme handicapé et non comme un jeune homme : « moi aussi, j'étais comme ça avant », mais ceci ne facilite pas le quotidien.

Hayette DJENNANE indique que son handicap est lié à une maladie évolutive, ce qui demande des attentions quotidiennes. Elle confirme qu'il y a au sein du lycée beaucoup de différences et surtout différentes personnes, or, « on ne voit pas toujours ces différences ». Pour elle, être dans cet établissement scolaire, « c'est plus simple d'y vivre et je m'y sens mieux ». Elle a pris conscience de la richesse d'être différente, et surtout c'est sa singularité qui est prise en compte en premier. De plus, selon elle, le handicap fait peur, n'est pas connu, l'apprendre ne suffit pas : « il faut prendre le temps d'en parler ». Elle invite donc ceux qui l'écoutent à ne pas s'arrêter aux apparences et à « avancer dans la vie et à surmonter les obstacles avec philosophie ».

Michel FIELD invite ensuite Laïla IDTALEB a présenté d'autres données de l'étude dont elle a été chargée par la fondation Wyeth.

L'étude confirme que « se construire ensemble n'est pas simple », car il y a un double mouvement entre la volonté d'être intégré mais d'être soi, d'avoir une identité propre (4 adolescents sur 10). De plus, c'est une question complexe car elle est liée à nos représentations propres de la différence : ¾ des adolescents interrogés la perçoivent comme une chance, et les autres en tant qu'une menace, un risque, un danger. Elle ajoute que « 81% des adolescents et des adultes disent que les gens qui ne nous ressemblent pas sont régulièrement discriminés », c'est donc une source possible de discrimination. 2/3 des adolescents pensent qu'il vaut mieux rentrer dans le moule pour se faire une place dans la société, 49% que la différence est un danger, et pour 16% des adolescents (et 20% d'adultes) ceux qui sont différents créent/créeraient des problèmes à la société. Ceci a

donc un impact sur le bien-être de ceux qui se sentent différents puisqu'ils affirment ressentir un mal-être : une pression, se sentir mal dans leur peau... Il existe une zone de tensions autour de la question de l'égalité des sexes : révélée par un conservatisme plus fort des garçons. En effet, seuls 69% d'entre eux souhaitent une répartition équitable des tâches ménagères, et sont nombreux à penser que c'est normal que les filles gagnent moins d'argent que les hommes. L'étude montre que 51% des adolescents ont déjà été victimes de violences ou d'injustices. Ils affirment également que la première différence est due à l'apparence physique, puis au sexe et en troisième aux origines ethniques. Enfin, ce qui crée la différence est celle qui est visible : le handicap.

Marie-Jeanne PHILIPPE cite la loi de 2005 au sujet de l'intégration des élèves handicapés dans le cursus scolaire au sein d'un établissement classique ; elle réaffirme la volonté de continuer à diminuer la différence entre la loi et son application.

Pour Serge HEFEZ, la France est un pays universel où « il y a une adhésion de l'individu universel », et qui a un idéal : un homme blanc, riche et en bonne santé. Quand un homme ou une femme n'est pas malade, « une humanité est retrouvée ». Il souhaite aux soit disant critères universels qui favorisent les stéréotypes, les clichés et la volonté ce qui distingue.

Une jeune fille de la salle indique vouloir s'habiller comme elle veut quotidiennement, et même à l'école, et que la pression entre les hommes et les femmes augmente lorsqu'il y a une grande attention prêtée au physique.

Un adulte de la salle déclare avoir déjà subi des violences verbales grâce à de multiples « bruits de fond ».

Serge HEFEZ explique que les violences et les bruits de fond s'appuient les uns sur les autres car « c'est le masculin qui se cherche ». Selon lui, la violence est le reflet d'une réflexion mais « les garçons violents sont leurs propres victimes ».

Un adolescent dans la salle signale que les mini-jupes et les décolletés sont interdits dans son école, toutefois pour lui, « un garçon en short permet aussi aux filles de penser des choses ».

Pour un Conseiller principal d'éducation (CPE) qui est dans la salle prend la parole. « Il faut qu'un adulte réagisse aux propos qu'il entend dans le couloir dans lequel il passe », quels qu'ils soient, et sans oublier ceux à propos de l'homophobie.

Serge HEFEZ ajoute : « et en n'omettant pas de relever les insultes devenues « classiques » entre adolescents comme « enculé(s) » ou « pédé(s) » qui relèvent de ce registre.

Un jeune homme interpelle Martial SINTES à propos d'une de ses remarques, « une fille en jupe est une salope ? »

Pour Martial, une fille qui porte une mini-jupe, c'est comme si elle portait un mini-short. Il invite son interlocuteur à considérer « qu'une jeune fille en tailleur est plus classe car une mini-jupe, cela représente 15cm de tissu environ ».

Une infirmière de la salle déclare que s'il y a des élèves handicapés dans les classes, « les enseignants ne sont quant à eux pas formés et donc pas prêts. » Elle évoque également un réel problème en ce qui concerne l'orientation de ces élèves.

Marie-Jeanne PHILIPPE lui répond qu'il y beaucoup plus d'élèves handicapés depuis l'ouverture des établissements scolaires, toutefois « il faut du temps » pour une adéquation de tous.

Un jeune homme de la salle expose son désarroi car il a un élève handicapé mental dans sa classe. Selon lui, même si des améliorations sont notables pour ce garçon, les professeurs ne voient pas ce problème : « le lycée doit faire quelque chose ».

Jean-Paul Lilienfeld est le réalisateur de *La Journée de la jupe* sorti le 25 mars 2009, le titre a été volontairement choisi car une jupe est perçue comme une provocation. Pour lui, les différences y sont traitées par des jeunes acteurs, comme des vraies questions et révèlent un enrichissement. Par ailleurs, « il existe une autocensure des adultes envers les jeunes ». Il souhaite donc que les jeunes apprennent à mieux vivre ensemble et qu'ils s'approprient ce genre d'initiatives.

Selon un autre adulte qui intervient à son tour et accompagne les jeunes dans leur(s) projet(s), les différences sont des enrichissements, des forces, des atouts et permettent de créer, de monter des projets personnels. Plus les jeunes vieillissent, plus elles sont assumées : « allez-y et continuez ».

Un directeur d'une maison départementale pour handicapés fait remarquer qu'il y a des différences importantes entre les personnes touchées par un handicap selon qu'il est moteur ou un mental. Pourtant, même s'il y aussi des problématiques sont identiques, « des portes se ferment avec beaucoup de souffrances » pour ces personnes.

En conclusion de cette deuxième table ronde. Philippe JEAMMET relève que « parler des différences n'est pas un problème pour certains, en revanche vivre avec en est un ». Or, le souci n'est pas le même entre un handicap et une mini-jupe. Il note un consensus à propos de l'attitude mais une interrogation demeure quant à savoir si les différences sont une chance ou un risque. « Elles sont une chance, ce qui entraîne un risque de mal les utiliser » dit-il. Faut-il avoir peur ou confiance ? En effet, les différences risquent d'agresser, néanmoins, on ne choisit pas d'avoir peur car ceci remet en cause la question de « l'identité propre ». De plus, il incite les adultes à devoir et à être « des repères et des miroirs » car les valeurs définies comme actuellement prioritaires se transmettent humainement à chaque génération, à travers d'un savoir. Cependant, « il faut également transmettre des outils pour pouvoir choisir ». Or, si cela se fait par des

obligations, ceci exposera à de nombreuses critiques, mais si cela passe par la connaissance, ceci peut faire partie d'une éducation et ouvrir différentes portes. En effet, à propos des différences : « il faut garder quelque chose de qualitatif et non de quantitatif ». Philippe JEAMMET rappelle aussi que le devoir le plus important de l'école est de fournir des « outils de liberté » puisque « la valeur de quelqu'un n'est pas son maquillage mais sa personne ». Pourtant, il y a en parallèle un mouvement de déscolarisation, tout particulièrement vis-à-vis des garçons pour qui l'école est un lieu d'apprentissage. En outre, l'école est un lieu respectable où une tenue et des propos se doivent d'être respectables. De plus, la valeur de chacun n'est pas que dans l'apparence, elle est « dans ce que vous êtes à l'école », tout n'oubliant pas qu'il y a un potentiel différent entre les garçons et les filles à travers l'apprentissage et l'orientation. Il note que les adolescents ont exprimé un consensus au sujet du respect à l'école et qu'on y trouve des différences et regrette à nouveau l'absence de débats constructifs dans les écoles. Enfin, vis-à-vis des jeunes, il souhaite plus de communication sur le thème : « savoir ce qu'on va faire ».

Filles, garçons : libres d'être soi ?

L'ouverture est faite par monsieur **Martin HIRSCH**, haut commissaire aux solidarités actives contre la pauvreté, haut commissaire à la jeunesse.

Le professeur C. GRISCELLI l'accueille et lui rappelle son vœu en mai dernier lors du 5^{ème} forum Adolescences : créer avec les adolescents et pour eux un guide de leurs droits.

Après une vidéo du 5^{ème} forum Adolescences où Martin HIRSCH propose son idée, le professeur C. GRISCELLI lui indique que « c'est fait ». Martin HIRSCH peut montrer à tous un exemplaire papier de ce guide, tout en indiquant l'existence d'un site internet propre, www.50droitsdesadolescents.com, qui sera mis en ligne lors de la sortie officielle : fin mars. « Beaucoup de thèmes y sont traités, et on compte sur vous pour en être des aiguillons ».

Martin HIRSCH en profite pour présenter « un nouveau projet pour les jeunes » : le service civique. Martin HIRSCH dialogue ensuite avec des adolescents sur ce thème.

Coline HUYNH QUAN SUU en première technologique du lycée des métiers d'hôtellerie et de tourisme de Gascogne de l'Académie de Bordeaux, lui pose tout d'abord celle-ci : « à qui est destiné prioritairement le service civique ? »

Le haut commissaire lui répond que le service civique est pour tous les jeunes de 16 à 25 ans, « pour toutes les catégories de jeunes », qui ont une volonté de s'engager. Il indique que l'argent ne doit pas être un frein car il est prévu d'indemniser ceux qui feraient ce service civique qui peut durer entre 6 et 12 mois. Il précise également que cela

comptera pour la retraite et qu'il souhaiterait que ceci puisse s'intégrer au sein du cursus universitaire afin de « ne pas dire non à des jeunes qui vont s'engager ». En effet, le service civique permet « de reprendre les moyens de s'engager ». Il ajoute qu'il croit beaucoup « aux jeunes qui vont vers les jeunes », il compte donc sur ceux qui ont eu des difficultés au cours de leurs parcours pour motiver ceux qui n'ont plus d'espoirs car le service civique s'adresse à tous les jeunes avec ou sans qualification.

Thomas DEWET en MAN (Mise à niveau) du lycée des métiers d'hôtellerie et de tourisme de Gascogne de l'Académie de Bordeaux, lui demande à son tour : Comment rendre ce service attractif, et impliquer les jeunes?

Martin HIRSCH rappelle que ce service sera indemnisé financièrement pour tous ceux qui le feront et qu'il sera pris en compte pour la retraite. De plus, ce service « propose des missions qui donnent envie » et permet également de travailler avec différentes associations ou structures : « les jeunes pourront choisir des missions exaltantes ». Il interroge alors les jeunes : « quels défis vous intéressent ? » Il souhaite qu'il y ait un travail avec les associations et avec les jeunes, et que « les jeunes indiquent les causes prioritaires choisies par eux-mêmes ».

Un adulte de la salle fait remarquer qu'il a existé et qu'il existe déjà différents services et de nombreux chantiers bénévoles, qu'en seront-ils ?

Le haut commissaire retrace l'évolution des services auxquels il a été fait allusion. En effet, en 1995, il y a eu la suppression du service militaire, ce qui a posé la question suivante : comment le remplacer ? Puis en 2005, ont eu lieu les émeutes dans les banlieues, d'où la création en 2006, en opposition au service militaire, du service civil ; mais ce dernier n'a pas pris parmi les jeunes puisque seulement 3000 d'entre eux se sont engagés. Ainsi, en 2010, qui est une année du civisme et de la citoyenneté, Martin HIRSCH souhaite un engagement reconnu nationalement et internationalement : un volontariat : le service civique. Il a « la volonté d'une force civique qui sera un atout pour les jeunes et les employeurs ».

Romain LOUSTALET en MAN du lycée des métiers d'hôtellerie et de tourisme de Gascogne de l'Académie de Bordeaux, demande au haut commissaire, « comment le service civique peut concilier l'intérêt général et particulier? »

Martin HIRSCH lui répond que les deux intérêts sont liés. En effet, le service civique permet d'être au service d'une association, d'une fondation ou d'une organisation d'intérêt général, pour une mission utile pour la collectivité. « Il est évident qu'il faudra mesurer et valider ceci », mais l'important est que les jeunes soient utiles et qu'il y ait une réciprocité car « la société a besoin des jeunes ». Par ailleurs, il rappelle que le service civique n'est pas obligatoire, que ce n'est pas une place pour l'emploi mais une formation, Il note que beaucoup de jeunes sont au chômage car ils « décrochent » jeunes, et que ce service leur permettrait d'être volontaires quelque part, de revenir auprès de d'autres jeunes. En outre, il précise que le service civique est totalement mixte, il cite

celui qui existe en Italie et qui attire plus de filles que de garçons. Il souhaite surtout que ce service favorise la reconnaissance des jeunes.

Un adolescent et une adolescente prennent alors la parole afin de témoigner. Tous deux font le service civil sur les conseils d'amis, ils encouragent ceux qui les écoutent à vivre cette expérience. En effet, celle-ci favorise les contacts humains et la confiance en soi.

Le haut commissaire désigne ces deux jeunes comme des « passionnés du service civique », et explique sa volonté de rassembler des jeunes différents afin d'atteindre 80 000 volontaires environ. Et, « pourquoi ne pas créer plus tard un service civique pour les seniors ? Pour rassembler des diverses générations. »

Le professeur Claude GRISCELLI remercie Martin HIRSCH de sa présence et de sa disponibilité.

Michel FIELD ouvre ensuite la troisième table ronde du forum. Trois adolescents s'y retrouvent : **Elodie VAUQUELIN** qui est en BEP, CSS au lycée Paul Cornu de l'Académie de Caen, **Maxime GERVAÏL** qui est en seconde générale et CREPS au lycée Alfred Kastler de l'Académie de Bordeaux et **Chahinaize EL FANI** qui est en terminales ES et L au lycée Robert Doisneau de l'Académie de Lyon.

M. FIELD demande à chacun si la préparation de ce forum a révélé des aspects attendus et/ou inattendus du sujet dans leur classe.

Pour Maxime GERVAÏL, il en est ressorti une homophobie présente et une volonté de ne pas prendre en compte les préjugés. « Il faut s'assumer ».

Pour Chahinaize EL FANI, beaucoup de stéréotypes quotidiens ont été révélés, mais celle-ci dénonce les médias et les films car « ils sculptent une image, or, chacun est différent ».

Elodie VAUQUELIN ajoute que ces préparations ont changé les regards. En effet, elle affirme elle aussi l'importance des différences de chacun et des idées car « on ne doit pas dire comme nos parents ». De plus, elle n'admet pas le fait qu'on suive les autres même si elle reconnaît que « cela est plus confortable », mais « c'est qu'on se cache ».

Michel FIELD invite alors chacun à regarder une vidéo où des témoignages d'adolescents et d'adultes sur le thème de cette troisième table ronde ont été réunis.

Aux côtés des adolescents, trois experts : **Marie-Rose MORO**, professeur de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent et directrice de la maison de Solenn à Paris, **Patrice HUERRE**, pédopsychiatre, chef de service de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent, vice-président de la maison des adolescents des Hauts-de-Seine et **Louis SCHWEITZER**, président de la Haute autorité de lutte contre les discriminations et pour l'égalité (HALDE).

Michel FIELD fait remarquer qu'il y a « des difficultés à devenir soi-même » et une diminution des repères et des modèles.

Patrice HUERRE réagit. « La surface révélée de ces jeunes n'est pas identique à ce qu'on connaissait contrairement aux questions de fond », car il y a une volonté de se chercher et de trouver des repères. En effet, les jeunes se construisent avec ces derniers, or, « les adultes s'effacent » ce qui provoque des changements et d'autres références et donc des problèmes. Pour lui, ceci renforce l'idée de la présence nécessaire des adultes et de rencontres humaines, « il faut favoriser ces dernières car on a confondu l'oubli et l'indifférenciation ». Il regrette donc la volonté d'égalité, car les différences constatées ont été oubliées.

Chahinaize EL FANI, témoigne de l'importance de parler avec ses parents comme elle peut le faire, alors qu'ils n'ont pas eu d'adolescence car ils ont travaillé très tôt. Or, ce sont eux qui lui disent que l'adolescence est une transition vers l'âge adulte et que c'est une chance même si cela est difficile. En effet, il existe une pression parentale et une volonté qu'elle réussisse mais selon elle, « ce sont des pressions stimulantes ».

Pour Maxime GERVAIL, l'adolescence est la période où « on peut faire toutes les conneries ».

Elodie VAUQUELIN déclare qu'elle dialogue avec ses parents, et que ce sont ces derniers qui l'incitent à profiter de son adolescence, mais elle admet qu'il faut des limites.

P. HUERRE note qu'il y a malheureusement peu de dialogues des jeunes avec les ascendants car « beaucoup d'entre eux oublient cette période et/ou ne veulent pas donner d'exemples à leurs enfants ».

Pour Louis SCHWEITZER, s'il n'y a pas une augmentation des discriminations, on les accepte moins. En outre, les personnes de 20-30 ans n'ont pas les mêmes regards sur les femmes. De plus, actuellement, il y a de nombreux changements mais il n'y a pas d'équilibre parfait car « nous n'allons pas assez vite par rapport à eux ».

M. FIELD l'interroge car la HALDE est une alerte, et non un pouvoir contraignant ?

Il lui répond que la HALDE est allée plus de 200 fois devant le tribunal, et que dans 4 cas sur 5, ce fut un succès, dont fut beaucoup au sujet des droits des femmes.

Marie-Rose MORO travaille sur les nomades et enquête à propos des « enfants de migrants » ; elle est passionnée par leur diversité, histoire et leurs « couleurs ». En effet, souvent ces enfants parlent une langue à la maison et à l'extérieur une autre, ce qui entraîne une hiérarchie des langues et donc une blessure. En outre, de plus en plus d'enfants passent d'une famille à une autre en raison des divorces, ce qui implique une mobilité accrue. Cependant, elle a appris en étant au contact de ces enfants que « la différence est quelque chose de plus » ; néanmoins, « elle leur enseigne de ne pas avoir peur et honte de leurs différences ». Par ailleurs, elle favorise l'apprentissage de leurs connaissances, de leur reconnaissance et surtout d'être fier de son histoire : « partager dans le lien avec les autres ».

M. FIELD fait remarquer qu'il y a une majorité de « familles classiques », mais également une pluralité d'adultes (pas que les parents) autour des jeunes ; « est-ce perturbant ou enrichissant pour eux ? »

Pour Patrice HUERRE, « ceci peut créer des troubles quand il y a des décalages avec les repères des jeunes », il alerte ceux qui l'écoutent car ce phénomène augmente rapidement avec le temps. Il y a donc un « gros travail à faire avec les parents ». En effet, beaucoup de parents veulent faire au mieux avec leurs enfants et être fiers d'eux, pourtant selon lui, les générations suivantes sont déroutées car « la grande difficulté des adultes est de transmettre ce qu'ils ont vécu ».

Michel FIELD note que « la diversité provoque des malentendus, des replis et des obstacles à la sociabilité ».

Marie-Rose MORO indique qu'elle peut aussi entraîner une stigmatisation. « Les différences sont un travail des pensées et des actions ». De plus, c'est stigmatisant de penser différemment des parents. En outre, elle décrit plusieurs attitudes face à la différence : la guerre en tuant l'autre ou la diplomatie durant laquelle la différence se manifeste en devant négocier, « le danger, c'est la violence ; le métissage permet l'apparition de nouvelles choses ».

Suite à ces propos, Chahinaize EL FANI déclare être heureuse de profiter de son adolescence.

Selon Louis SCHWEITZER, « cette période de la vie est la plus dangereuse ». Il en profite pour bien définir le terme discrimination : traiter quelqu'un différemment grâce à son pouvoir. Or, « les adolescents n'ont pas de pouvoir », il faut donc leur apprendre à ne pas discriminer quand ils auront du pouvoir. Pour lui, apprendre à lutter contre la discrimination doit se faire dans le cadre de l'école. En outre, les enfants sont conformistes car il y a une volonté d'appartenance au groupe, ce qui peut créer entre eux un harcèlement moral et physique. Ainsi « la différence n'est pas être moins bien ». Il partage une de ses expériences...

P. HUERRE affirme alors « on se construit avec, où on s'oppose aux autres ». Il met en avant que, face aux différences, les adolescents sont, soit masqués, soit risquent la réprobation, tout en voulant créer une identité de groupe mais en ayant l'envie de révéler les différences de chacun.

Elodie VAUQUELIN réagit en faisant part qu'il y a beaucoup de discriminations au collège en raison de divers motifs, comme elle l'a fait elle-même au collège envers une jeune fille rousse, ce qui a induit son exclusion de tous les groupes. C'était une période où il y a de nombreux changements personnels, mais tout en ayant la volonté d'appartenir à une bande : ceci favorise « une cruauté du conformisme ».

Michel FIELD fait remarquer que les témoignages révèlent une identité plurielle, et donc une division. Celle-ci peut être assumée ou entraîner la schizophrénie.

Pour Marie-Rose MORO, « il y a différentes manières de penser liées aux endroits, ce qui a un impacte sur les manières dont on se sent et dont on se voit ». En effet, se met en place une catégorisation avant même une discussion car « on projette sur nous, et il faut se battre constamment contre ça » dénonce-t-elle. De plus, les médias donnent une image, et le rêve de chacun est de « sortir de sa place », et donc d'imaginer une manière de « négocier ».

Michel FIELD demande à Laïla IDTALEB de présenter des données de l'étude en lien avec cette dernière table ronde.

La liberté d'être soi est liée à la relation à l'autre, et « 26% des adolescents affirment avoir peur de se sentir d'être exclus ». De plus, cette liberté est limitée et enrichie par les regards des autres : $\frac{3}{4}$ des adolescents font attention aux regards de leurs parents et dans la même proportion à ceux de leurs amis... En outre, « l'étude révèle que certaines règles sont transgressées de la part des adolescents puisque 38% avouent avoir déjà violenté et/ ou injurié ceux qui les contrariaient ». Par ailleurs, l'enquête de 2009 présentait des modèles de réussite quotidiens, le papa et/ou la maman, et cette année à nouveau le symbole des adolescents n'est pas une personnalité publique mais un proche : la maman pour 36% des adolescents, et le papa pour seulement 26%. En outre, elle rappelle qu'il y a une stigmatisation de la jeunesse puisqu' il y a une incompréhension entre l'image que se renvoient les adultes et les adolescents entre eux. Elle avait déjà évoqué le matin même des points de l'étude liés aux discriminations et aux violences ; et ajoute qu'en 2008, 7 adolescents sur 10 ne croyaient pas à l'égalité des chances.

Suite à cette intervention, pour Louis SCHWEITZER, « l'égalité des chances est dans les livres mais non concrète ».

Patrice HUERRE rappelle que le racisme c'est agir négativement sur l'autre. En outre, il déclare que les adultes sont préoccupés de l'avenir et pensent que les adolescents le sont aussi, il y a donc un décalage entre les adolescents et les adultes. Par ailleurs, il y a la volonté que « la génération suivante doit améliorer ce qui est laissé ».

Marie-Rose MORO ajoute que la discrimination se traduit par les différences et dans des douleurs. Elle fait prendre conscience que l'image des parents est importante ; la société doit avoir un regard bienveillant sur eux afin que les parents, mais aussi les adolescents puissent s'appuyer dessus. L'égalité est donc une question, abstraite et n'est pas concrétisée au quotidien.

Louis SCHWEITZER indique que tous les problèmes sont liés à l'individualité, au temps ou à l'argent. Il est favorable pour plus de suivi individuel de chaque élève car grâce à cela, selon des expériences démontrées, le niveau de ce dernier augmente : « il faut tout doser ».

Virginie DUMONT de l'association « je, tu, il » prend la parole. Elle représente une association qui fait depuis 7 ans dans les collèges de l'éducation à la responsabilité sexuelle. Elle est toujours confrontée à de forts stéréotypes individuels et de groupes, même s'il ressort des discussions un apaisement de l'ensemble des filles et des garçons, pour eux, entre eux et dans leurs relations avec les adultes. « Echanger avec les adultes permet un apaisement relationnel et un meilleur accompagnement ».

Louis SCHWEITZER relate une expérience suédoise dont il résulte que les filles sont soumises et que les garçons aiment soumettre. Pour lui, ceci favorise les stéréotypes puisqu'il y a « un enfermement des sexes dans des moules ».

Michel FIELD fait remarquer que « chacun de nous est porteur de stéréotypes » ?

Patrice HUERRE note que « tout nous imprègne consciemment et inconsciemment ; et à notre insu, nous transmettons beaucoup ». Selon lui, un enfant ne doit pas trop s'écarter de son modèle, car dès, que l'enfant grandit, il est à « l'affût » de repères. Pourtant, chaque génération se construit avec des écarts par rapport aux précédentes.

Chahinaize EL FANI indique qu'elle a déjà vu des psychologues et qu'elle a eu des discussions sur le racisme. « Si on veut montrer sa différence, il faut s'assumer ».

Elodie VAUQUELIN n'a pas vécu une discussion du type du forum à l'école, mais, qu'en revanche, il n'y a aucun sujet tabou chez elle car elle peut parler avec ses parents en les écoutant tout en filtrant ce qu'ils disent pour se construire sa propre idée.

Pour Maxime GERVAIL, il put discuter en cours d'éducation civique.

Louis SCHWEITZER déplore qu'il y ait qu'une heure en 5^{ème} consacrée aux discriminations ; il déplore le peu de temps accordé au thème. Pour lui, « il faut également apprendre l'image qu'on projette et celle qu'on ressent ». « Enseigner à ne pas discriminer freine la diffusion de stéréotypes et il y a encore beaucoup de progrès à faire ».

Selon Marie-Rose MORO, l'école est un lieu important où de nombreux thèmes sont partagés à travers des discussions, ce qui permet d'éviter que les discriminations extérieures à l'établissement y entrent : « il y a une intégration par la discussion ».

Pour Louis SCHWEITZER, « on confond ce qui est anormal et discriminant ».

Patrice HUERRE ajoute que le modèle incarné a son importance, car « il faut être un modèle quotidien », dans les conversations et les comportements.

Pour un proviseur de la salle, la première discrimination se manifeste dans la recherche de stages.

Louis SCHWEITZER lui répond que la HALDE lutte contre la pratique courante des entreprises qui réservent des stages aux enfants du personnel, car elles n'en n'ont pas le droit. Son souhait est que les entreprises offrent des stages aux établissements scolaires et non aux personnes.

Marie-Jeanne PHILIPPE exprime la volonté de l'Education nationale de ne pas véhiculer d'idées, mais en revanche, de mélanger les moyens et les méthodes afin de trouver une méthodologie adaptée.

Une jeune fille l'interpelle, car elle avait affirmé précédemment que les femmes choisissent leur carrière en fonction de leur future vie de famille. Or, elle est dans une filière hôtelière « où il y a peu de connexions familiales faciles ».

Jean-Louis AUDUC réaffirme que de plus en plus de femmes travaillent pour les collectivités territoriales, comme le démontre l'augmentation du nombre de femmes architectes.

Marie-Jeanne PHILIPPE rappelle aussi que les statistiques, mais aussi les jeunes, témoignent d'une diversité, et qu'ils ne sont donc pas tous dans des moules.

Un adolescent habitant en banlieue lyonnaise témoigne. Il est le premier dans sa cité à avoir porté un jean et des « Converse », et à cause de cela, il a subi des discriminations diverses, dont verbales. Toutefois, il en déduit qu'il existe des forces positives à ces discriminations, car elles l'ont incité à développer une volonté de se battre.

Pour Patrice HUERRE, ceci rappelle qu'on a la liberté d'oublier les discriminations. Or, « tout le monde ne peut pas faire pareil en raison de sa vulnérabilité personnelle ».

Louis SCHWEITZER note que la loi de 2006 à propos du C.V. anonyme n'est pas appliquée, cependant, « on peut vaincre les obstacles ». Il reconnaît néanmoins que moins de femmes dirigent des entreprises car elles se heurtent à des difficultés. Il n'y a pas la volonté qu'une minorité réussisse.

Selon une adolescente de la salle il y a un racisme présent dans les quartiers. Elle souhaite plus de mixité au sein de ceux-ci, et un communautarisme.

Marie-Rose MORO réagit car, pour elle, la mixité est le symbole de volontés, de mélanges, d'un lien social et de rencontres.

Une représentante de l'association « Ni putes, ni soumises » déplore les difficultés que les associations ont à entrer dans les établissements scolaires.

Louis SCHWEITZER répond que le racisme est dû à l'ignorance et que de nombreuses associations interviennent dans les écoles. Toutefois, il lui précise qu'il faut divers accords dont ceux de l'Education nationale et du chef de l'établissement.

Marie-Jeanne PHILIPPE ajoute qu'elle veut faire prendre conscience que les chefs d'établissements sont très sollicités, et qu'ils sont donc obligés de faire des choix. Un refus de leur part ne veut pas signifier que le sujet n'est pas traité, il peut l'être par d'autres acteurs.

Un adolescent pose la question suivante : « pourquoi les filles sont-elles moins payées ? »

Louis SCHWEITZER explique en effet que « les filles sont payées 20% en moins que les garçons ». Cette différence est liée à la carrière et à l'orientation scolaire car à diplôme égal, les filles ont des carrières moins rapides dues aux maternités, congés parentaux et donc aux interruptions de carrières.

Une jeune fille l'interroge à propos des questions posées sur la vie de famille lors d'entretiens d'embauche.

Il lui répond immédiatement : « c'est interdit, il faut le redire aux recruteurs ! »

Marie-Rose MORO reconnaît quant à elle, que s'il existe un droit, il y a malheureusement des attitudes quotidiennes qui sont autres.

Un jeune homme venu avec une des classes prend la parole. Il est mexicain et en France pour quelques mois grâce à un échange scolaire. Il veut faire part d'une discrimination liée à des différences entre la réalité et les stéréotypes imaginés et en mettant en avant ceux d'une dimension mondiale. Pour lui, « on ne peut connaître que grâce à l'expérience ».

Marie-Rose MORO confirme que « les stéréotypes empêchent les rencontres ».

Selon un adolescent, les médias ne donnent pas une bonne image de la banlieue : « nous ne sommes pas comme ça ».

Michel FIELD demande alors au grand témoin de l'après-midi **Jean-Marc MERRIAUX**, directeur des actions éducatives de France Télévisions d'intervenir.

Il fait tout d'abord remarquer que les jeunes se créent leur propre identité bien plus tôt qu'avant ; or, « cette question de l'identité est primordiale ». Il admet le rôle des médias dans ce processus, car ils véhiculent des stéréotypes. De plus, il met en avant un phénomène qui date de 10 ans : l'apparition de la télé-réalité en 2000. Il rappelle que l'émission *Loft story* a été un thème régulier de La Une du *Monde* durant plusieurs semaines. « Ceci interroge » dit-il, tout en faisant part de la création de sa propre identité grâce à un documentaire, à propos de jeunes, qui est passé à partir de 1982 et pendant 10 ans. Pour lui, l'émission *La nouvelle star* « véhicule des valeurs intéressantes » fondées sur la différence, car celle-ci est source de création. En outre, il fait remarquer l'importance de la famille, car s'il y a une création de l'identité liée aux médias, « le rôle de la famille est montrée dans sa diversité ». Il ne faut pas oublier également la révolution technologique des téléphones portables, puisque cet outil technologique est une source de créations, car les élèves filment leurs sentiments avec. Par ailleurs, se construire une identité, « c'est être ou ne pas être dans les réseaux sociaux, dans le monde digital ». Il demande qu'on aide les jeunes à évoluer dans les réseaux sociaux car « il faut les aider à penser, dans leurs nouvelles rencontres et à aller vers d'autres communautés ». Il ajoute aussi qu'une éducation aux médias est importante car elle supprime les stéréotypes, et que le digital construit une identité mondiale en supprimant les frontières. Enfin, « aujourd'hui, nous sommes dans une société digitale où les jeunes en savent plus que les adultes et enseignants, c'est la première fois », ce qui provoque des changements de repères et de nouvelles définitions afin de reconstruire un environnement nouveau.

Michel FIELD note qu'il y a une transmission technologique entre le père et le fils mais surtout une « tempête de l'internet ».

Pour Chahinaize EL FANI, elle a deux identités : celle d'élève et celle de jeune.

Patrice HUERRE ajoute alors qu'il y a une peur de l'enseignant face à ces jeunes qui baignent dans un environnement de nouveaux outils.

Selon Jean-Marc MERRIAUX, « il faut augmenter le nombre d'actions dans le monde grâce aux médias », et le service audiovisuel joue un rôle à ce sujet.

Marie-Rose MORO demande alors que les médias véhiculent les images telles quelles et non négatives, afin de pouvoir répondre à la question : « est-ce le même monde que dans celui dans lequel on vit ? »

En effet, pour Patrice HUERRE, les personnes les plus vulnérables sont marquées par les scènes et les dialogues.

Michel FIELD annonce la venue de monsieur **Luc CHATEL**, ministre de l'Education nationale, porte-parole du gouvernement, qui est venu conclure cette journée.

Après avoir salué tous ceux présents, il affirme que le thème de ce forum est une question fondamentale et surtout quotidienne pour les adolescents. Il rebondit sur les différents chiffres de l'étude Ipsos et est frappé par ce dernier : « 81% des adolescents et des adultes disent que les gens qui ne nous ressemblent pas sont régulièrement discriminés ». Or, pour lui, la discrimination est la question majeure de cette génération puisque plus d'1/3 des adolescents n'a pas les mêmes sentiments de réussite. Par ailleurs, il déplore que 58% des bacheliers soient des femmes et qu'on en retrouve seulement 6,6% dans l'enseignement supérieur, et 27% en tant qu'ingénieur. Il dénonce donc une autocensure présente au sein de l'Education nationale « puisqu'un garçon est poussé vers les sciences » et que les filles ont des difficultés à s'intégrer et à s'orienter. Par ailleurs, la question du vivre ensemble est à vivre au quotidien et permet des réflexions de fond. Il affirme donc que « l'École est le lieu de toutes les promesses, d'une qualité du savoir, où on apprend les clefs des responsabilités et de la citoyenneté, d'ouverture aux autres et où il n'y a pas de distinction ». Il faut lutter contre toutes les formes de discriminations, et « ne pas combattre que dans l'école ». De plus, il affirme qu'il n'est pas possible de tolérer un refus de scolarisation en raison du handicap. Il soutient les progrès obtenus depuis 2005, grâce à des mesures mettant en avant l'équité et la justice : « l'accueil des handicapés est une priorité » car ceci confronte chacun dès le plus jeune âge aux différences et au(x) handicap(s). Il refuse les discriminations liées aux pensées sexuelles. Il veut mettre en place un plan santé bien-être à propos de ce thème, de l'origine et de la religion ; il voudrait des mesures concrètes dans les règlements des établissements scolaires. Il insiste également sur la gravité des problèmes de racisme, d'antisémitisme et de xénophobie. Enfin, il souhaite des projets ambitieux et concrets afin que tous les lycéens acceptent les différences et sachent en parler pour vivre à l'école et vivre ensemble. « L'École est un lieu de valeurs confrontées ».

Le professeur Claude GRISCELLI reprend la parole en remerciant les membres du gouvernement, partenaires et intervenants de la journée, qui s'achève. Il rappelle la tenue prochaine de forums dans 9 Académies sur le même thème, et aussi la conférence de presse, le 8 juin prochain, qui fera un bilan de tout ce qui aura été dit. Il remercie également Anne de DANNE, délégué général de la fondation, et Michel FIELD qui anime depuis 6 ans magistralement les forums.